

Marat-Sade - nouvelle vision Le Ring

Theatrum mundi... theatri? *

Publié le 30 Mai 2010

Quand ça commence, tu es un fou parmi les autres. Quand ça s'achève, tu es le fou qui reste, après libération des autres – en l'espace de deux heures et demie, ils ont trouvé une échappatoire dans les mots et les gestes. Ils te laissent comme terre battue sous leur charge enragée, dionysiaque : les portes du théâtre se referment sur toi, et là...Le clou m'en tombe, tiens. N'était le lieu, je me contenterais d'un "pffffiou" inconséquent.

Mais il faut bien scribouiller sur ce rare moment de partage, alors allons-y. L'été dernier, un clou allait avec plaisir se planter dans les terres d'Eric Sanjou et de sa compagnie Arène théâtre pour y découvrir la dernière création des agités locaux – car agités ils sont, cela ne fait aucun doute. Il y vit (preuve en fut), les débuts de Marat-Sade, qui se jouait alors en extérieur. A présent, autre lieu autre clou et une nouvelle vision sur ce texte et ce spectacle monstrueux. La plume de Peter Weiss, l'esthétique de Sanjou, vingt-deux comédiens, le tout sur le vaste plateau du Ring... C'en est effrayant de conjonction.

"Le sang, même celui des coupables, versé avec cruauté et profusion, souille éternellement les révolutions" O. de Gouges

Paroles de personnages qui très vite se turent... Comme Charlotte Corday, Olympe de Gouges perdit la tête sous la guillotine en 1793. La première eut néanmoins le temps de régler son compte à l'une des icônes de la Révolution. Coupable des massacres de septembre 1792, ce Marat ? Responsable des purges dans les rangs des révolutionnaires ? Peut-être, mais peu importe la vérité, laissons-la aux historiens. Les symboles, par contre, appartiennent aux poètes, aux dramaturges... et aux politiques. Et Peter Weiss se situe quelque part entre ces trois figures.

Quelques bribes d'histoire pour situer le propos sinueux de Marat-Sade. En 1793, les députés s'opposent avec violence. Et ça cause, et ça complot, et ça se dénonce : côté Montagnards, des figures emblématiques comme Danton, Robespierre et Marat tiennent la barre, face aux Girondins ralliés à Brissot (Condorcet, Madame Roland... tout ça tout ça). Charlotte Corday têttera ce lait-ci, depuis Caen. En cette ville, les Girondins en fuite causent toujours, complotent encore et érigent des coupables : Marat est le responsable de tout le sang répandu, et qui se répandra encore si personne ne l'arrête. L'exaltée Charlotte monte à Paris avec le projet que l'on sait.

C'est pourtant en 1808 que se déroule la pièce de Weiss et pour cause, les personnages y "jouent" ce drame historique – d'où l'interminable titre La persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat tel que monté par les patients de l'asile de Charenton sous la direction du Marquis de Sade.

Peter Weiss propose...

Sade, le détenu de tous les régimes : vingt-sept ans d'incarcération ! Celui-là qui partagea le pain révolutionnaire en des temps où l'on guillotinaient pour moins qu'une particule, celui-là même qui rédigea en 93 le Discours aux mânes de Marat et de Le Peletier, celui-là qui, cependant, entra dans le collimateur de Robespierre, fut arrêté et qui finalement, par un pur miracle administratif échappa à la guillotine... Celui-là, enfin, qui se fit arrêter sous le Consulat, direction l'asile de Charenton, et qui y passa les treize dernières années de sa vie.

L'écriture de Peter Weiss semble prendre ses marques sur cette démesure. A partir d'un minuscule détail historique – Sade organisait à l'asile Charenton des festivités théâtrales sous l'œil du directeur Coulmier – le dramaturge a brodé une chose littéraire : un machin truc flottant entre théâtre, pantomime et chant, un engin roulant ses mots entre décousu moderne, versification classique et références antiques (quatuor de fous en guise de chœur) ; un bidule oscillant entre documentaire et parabole, mêlant histoire, philosophie et politique, superposant maux du passé et du présent... Et avec ça, une vertigineuse mise en abîme où tout est jeu sans l'être, où tirade à prononcer devient

sursaut intime : les fous jouent-ils vraiment ? Les cris de Charlotte et de Marat ne sont-ils que des échos théâtraux ?

Quelle entourloupe quand on y pense ! De ce qui n'aurait dû être qu'une simple direction d'acteur (Sade étant le metteur en scène des internés), Weiss a fait un improbable dialogue entre Marat et le philosophe. Le personnage créé par Sade semble dévorer le comédien qui l'incarne pour s'adresser à son créateur, avec lequel il s'emploie à refaire le monde... la Révolution en tout cas.

Mais alors, la Révolution avec un grand R, et non pas simplement celle de 1789. Ici débute la parabole : Marat-le-sanglant face à Charlotte-la-pacifique, et Sade en juge moqueur, puissamment individualiste... jusqu'à ce que la carapace se fissure. Et que l'on sente jaillir cette autre opposition : Marat-les-actes, Sade-les mots ("ce n'est pas avec ta plume que tu briseras l'ordre qui règne"). Si la révolution des corps s'impose finalement, c'est peut-être alors comme défaite de l'autre, dont le grand R serait noyé sous la médiocrité humaine.

...Et Sanjou dispose.

Le Weiss lui va si bien qu'on dirait un texte écrit sur mesure : théâtre dans le théâtre poussé à une extrémité que Shakespeare n'aurait pas reniée, thématiques de la folie et du dédoublement, goupille sexuelle menaçant constamment de sauter, jusqu'au refrain de clôture "révolution, révolution ! copulation, copulation!"... Si les internés de Weiss ont la main promeneuse, imaginez jusqu'où iront ceux de Sanjou !

On pourrait se dire : parfait, il suffisait de le jouer... Nenni, Sanjou a tranché à vif dans le dispositif scénique et ajouté la pierre manquante à l'édifice : exit le théâtre frontal à l'italienne, la notion de scène s'éclate, comédiens et spectateurs se mélangent et le rapport final est tout bonnement angoissant. Certains diront que c'est du déjà vu : certes, mais encore faut-il que le texte le justifie – ici, le procédé est brillant.

Au début du spectacle, les "bonnes sœurs" veillent aux moindres faits et gestes des internés : quand un fou dégoupille, elles lui aspergent le visage de peinture blanche, le fardent. Ainsi le châtiment devient-il baptême théâtral – la folie serait-elle l'apanage du comédien ? Elle est multiple, en tout cas : elle court et se débat, batifole, ricane, hurle, chante, dans un tourbillon de chair et de tissus blanchâtres. Marat siège dans sa baignoire, enturbanné de blanc, plume sanglante brandie – l'exacte attitude qu'immortalisa le peintre David dans La Mort de Marat. Secondé par un annonceur (sorte de madame Loyal munie d'une baguette et d'un micro), un Sade bedonnant préside les comédiens, dévoilant peu à peu ses fissures intimes tandis que, tapis dans l'ombre, veille un Coulmier-Sanjou idéalement régisseur de cette représentation bachique.

Le tout lié par les compositions musicales, notamment électro, de Mathieu Hornain – quelques mouvements amples et solennels, beaucoup de passages "piqués" par touches aigues, qui sautillent de manière inquiétante... quand ce n'est pas le choix du kitsch qui favorise des contrastes avec le contenu des tirades.

Qu'oublie-t-on ? Les comédiens, oui, tout de même. Leur nombre ne nuit pas à l'ambiance et toutes les contributions, fussent-elles à la limite de la figuration, participent à cet effet de masse humaine ondoyante et anarchique. Quelques comédiens se détachent par leur rôle et, faute de rapporter le talent de tous ceux qui le mériteraient, on saluera l'interprétation de Nathalie Hauwelle – une Charlotte très incarnée, jusque dans le frisson épileptique – qui forme avec Christophe Champain un couple à la fois tragique et grotesque.

Bref, bref, bref... Le Clou s'accorde rarement le droit d'achever un article par une formule si banale, si dictatoriale, et néanmoins la voici comme la voix de l'urgence : il faut aller voir ce spectacle. Mégalomanes qu'ils sont, ils ne retrouveront pas de si tôt un plateau toulousain à leur dimension, alors allez-y vite, ne serait-ce que pour évaluer ce que donne un contact de rue quand on est séquestré dans une salle... Car c'est bien là l'effet : une saisissante intimité en partage avec de redoutables personnages.

Manon Ona

* du latin "théâtre du monde...du théâtre ?"